

Marcel Conche, *Le sens de la philosophie* , La Versanne, Encre Marine, 1999, 69 p. et *Le destin de solitude* , La Versanne, Encre Marine, 1999, 59 p.

Sébastien Charles

Volume 26, Number 2, Fall 1999

La critique de la raison en Europe centrale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/004909ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/004909ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charles, S. (1999). Review of [Marcel Conche, *Le sens de la philosophie* , La Versanne, Encre Marine, 1999, 69 p. et *Le destin de solitude* , La Versanne, Encre Marine, 1999, 59 p.] *Philosophiques*, 26(2), 380–383.
<https://doi.org/10.7202/004909ar>

Comptes rendus

Marcel Conche, *Le sens de la philosophie*. La Versanne, Encre Marine, 1999, 69 p. et *Le destin de solitude*. La Versanne, Encre Marine, 1999, 59 p.

Pour ceux et celles qui connaissent intimement l'œuvre de Marcel Conche, ces deux courts ouvrages (qui regroupent chacun le texte de deux conférences et un avant-propos), parus simultanément en avril 1999, rappellent à grands traits l'œuvre d'une vie et insistent sur l'événement tragique (la mort de l'être aimé) qui est venu en approfondir le sens, événement désormais inscrit dans tous les derniers textes de Marcel Conche. Parce qu'ils se rejoignent sur bien des points, il m'a semblé judicieux d'en proposer une analyse commune.

Parce qu'elles sont chronologiquement les plus anciennes, je traiterai en premier lieu des deux conférences regroupées dans *Le sens de la philosophie*. L'avant-propos de l'ouvrage évoque la collusion entre philosophie et science qui remonte à l'Antiquité grecque et s'interroge sur la possibilité d'une philosophie perçue comme « science rigoureuse ». Pour Conche, cette collusion témoigne avant tout de l'oubli de l'essence même de la philosophie, qui est d'être une réflexion placée sous l'égide de la mort. Or, comme tout savoir sur la mort nous échappe, il ne saurait y avoir de science philosophique puisque la philosophie échoue à constituer un objet qui lui est, par nature, inconnaissable. Dès lors, la philosophie ne peut être vue que comme recherche et non comme aboutissement : elle n'est qu'une enquête sur le réel, sur un réel tout aussi en changement que les philosophes qui cherchent à le penser. Reste, pour le philosophe, à penser le réel sous l'idée de vérité, et ce, même si le fond des choses lui est caché, « à moins qu'il n'y ait pas de "fond des choses", la surface étant ce qu'il y a de plus profond. Ce que l'on requiert du philosophe est seulement qu'il aime la vérité tout entière, et la dise telle qu'elle se présente à lui, sans concession aucune » (p. 16).

« Le scepticisme et le sens de la philosophie » — conférence prononcée le 5 décembre 1998 à Toulouse sur l'initiative du G.R.E.P. (Groupe de Recherche pour l'Éducation et la Prospective) Midi-Pyrénées — expose d'emblée le paradoxe propre à toute philosophie sceptique : si philosopher, c'est rechercher le vrai par l'usage de la raison, le sceptique qui refuse de croire que la vérité nous est accessible est-il philosophe? Bien évidemment, répond Conche, car on peut penser sous l'idée de vérité sans pour autant l'atteindre — ce qui distingue le sceptique du dogmatique qui pense la détenir. Or, l'histoire de la philosophie devrait nous avoir appris que le dogmatisme n'a été qu'une suite d'échecs métaphysiques. Sa tentative d'englober le réel a buté sur la réalité même qui le débordait de toutes parts. D'où la conclusion sans appel de Conche : « le scepticisme métaphysique est le lot commun de tous les philosophes aujourd'hui » (p. 23). Comment, dès lors, continuer à philosopher? Si le savoir absolu nous est refusé, reste la méditation, qui peut et doit déboucher sur des « convictions vécues » (p. 24), non définitives bien sûr, mais néanmoins solides et sur lesquelles la vie de chacun peut se fonder. Et Conche d'en donner un exemple personnel, celui de la souffrance des enfants pensée comme mal absolu qui l'a amené à refuser moralement l'existence de Dieu et à promouvoir un nihilisme ontologique proche de celui de Pyrrhon, pour qui le réel est apparence pure. Mais, contrairement à Pyr-

rhon, Conche ne néantise pas toute chose. L'ordre des valeurs ne lui est pas indifférent, et cette valorisation rend la mort plus cruelle, qui fait de ce que nous aimons une chose aussi éphémère qu'une feuille bruissant sous le souffle du vent, et de notre vie une forme de combat perdu d'avance contre l'absurde. « Du reste, la tonalité fondamentale d'une vie qui se sait mortelle est nécessairement la tristesse. La sagesse tragique, héroïque, exige que cette tristesse soit surmontée chaque jour et tout au long du jour ; elle exige aussi que, notamment eu égard à autrui, il faut se garder d'assombrir, il soit fait droit à la joie. Bref, sur le fond du nihilisme, la clef de la sagesse est le courage » (p. 33). C'est là accomplir notre devoir d'être humain à l'égard de nos semblables.

Ce devoir, Marcel Conche en donne une extension maximale qui est de ne pas attenter à la vie d'autrui. Ce qui explique son refus de l'avortement, de la guerre et, paradoxalement, son acceptation de l'euthanasie et du suicide. Mais ce paradoxe s'explique aisément si l'on comprend qu'aider à mieux vivre équivaut parfois à aider à mieux mourir. Suivent des considérations esthétiques sur la « dérive esthétique de l'art » (p. 39) qui, heureusement, n'atteint pas une autre beauté, celle de la nature, qui s'offre toujours à ceux qui l'apprécient et qui ne conçoivent pas le monde comme un produit de consommation mais d'admiration. Reste également la beauté du corps humain, tant célébrée par les Grecs, et celle de l'âme. La conférence se clôt d'ailleurs sur la question de sa possible immortalité. Si Marcel Conche a toujours prêché en faveur de son annihilation (ce fut par le passé une de ses « convictions vécues »), la mort récente de sa femme l'a amené à travailler de l'intérieur cette conviction. Mais n'est-ce pas là la moindre des choses pour un philosophe sceptique toujours en chemin? « Quel chemin? On ne le sait qu'après coup. Le philosophe se définit, étape par étape, en regardant en arrière. "Qui suis-je?" se demande-t-il. Il ne le sait qu'à la fin — une fin qui intervient du dehors, avec l'accident de la mort. Alors, le chemin est, par force, à son terme. Mais ce n'était rien de plus qu'un chemin » (p. 46).

« La philosophie et son au-delà » — texte remanié du Discours de réception prononcé à l'Académie d'Athènes le 5 juin 1997 — s'intéresse également au questionnement sur le sens de la philosophie, mais en évoquant l'idée de son au-delà. Dans un premier moment, Conche expose de nouveau les raisons de son refus d'une science philosophique. Il faut en revenir à l'étonnement philosophique face au monde pour pouvoir penser en dehors de tout cadre conceptuel préétabli. C'est ce qui fait de chacun un authentique philosophe. « Le philosophe ne philosophe pas pour justifier ce à quoi il accorde déjà sa créance, mais pour chercher ce qu'il doit croire. Croire ne sera en aucun cas savoir » (p. 53). Et c'est à chaque philosophe de tracer sa propre voie de pensée à partir de ses propres expériences mais aussi par la médiation des grands textes, et notamment, pour Conche, ceux des Grecs. Chez ces derniers, c'est la figure de Socrate qui se détache, car il est celui qui permet de comprendre ce qu'est l'au-delà de la philosophie : « L'amour seul fait que la vie rayonne sans cesse au-delà de la vie. Ce que je dois à Socrate est une leçon d'amour » (p. 58). Aimer comme Socrate, c'est vouloir rendre autrui meilleur, c'est vouloir que nos valeurs nous survivent et que ceux qui les partagent nous succèdent. Le sens de la philosophie, pour Conche, ou plutôt le sens de sa philosophie, c'est de « rendre les armes à la sagesse de l'amour » (p. 62), en acceptant son statut d'être mortel et, grâce à l'amour porté à d'autres (ceux que Conche nomme les « enfants de son âme »), éprouver, malgré toute la tristesse de se savoir fini, une certaine sérénité agrémentée d'un ineffable sourire de contentement.

Dans l'avant-propos du *Destin de solitude*, Marcel Conche rappelle que son « athéisme » (mais Conche, qui vide le concept de Dieu de tout contenu, est-il vraiment « a-thée »?) implique une solitude essentielle qu'autrui parvient parfois à combler momentanément à travers l'amour qu'il transmet. Mais la perte de l'être aimé renvoie chacun à sa solitude, dont le seul bienfait peut être l'émergence d'une authentique réflexion philosophique.

C'est là d'ailleurs le thème du premier texte (« Le mal de solitude et son bienfait ») lu en mars 1999 à l'Université Charles de Gaulle Lille 3, sous les auspices du Centre Éric Weil. La solitude du sage, comme épreuve d'authenticité, peut être perçue comme constructive. Il en va de même pour la solitude du créateur, dont la positivité est évidente. Mais la solitude est bien évidemment aussi un mal, et le Philoctète de Sophocle est l'archétype d'une telle souffrance qui atteint une profondeur inégalée quand le Dieu de consolation n'est pas invoqué. Là où le croyant trouve son réconfort, Philoctète ne trouve que le néant. « Solitude chrétienne. Mais, si le Ciel est vide, solitude grecque » (p. 27). D'où, chez les Grecs, cette idée d'affronter seul la solitude avec la gloire comme seule et unique finalité. Il s'agit de laisser derrière soi un nom, une légende. On comprend dès lors pourquoi « la solitude absolue est celle des humains qui, après leur mort, continuent à être repoussés du monde des vivants, au lieu d'y être sinon honorés, vénérés, au moins accueillis, acceptés » (p. 33).

Dans un monde désenchanté, nous sommes confrontés à la solitude des Grecs, mais aussi des Romains (Marcel Conche rappelle à juste titre la réaction de Cicéron à la mort de sa fille Tullia), lorsque l'être aimé nous quitte — et Marcel Conche ici de narrer avec poésie et pudeur l'épreuve de la disparition de sa femme. Sans l'être aimé, le monde change de nature et rien n'est plus pareil. Mais cet événement qui touche le cœur ébranle aussi les fondements de la raison : la fugacité des étants paraît irrationnelle. D'où, parfois, la volonté de se « raconter des histoires » (p. 42) en pensant possible l'immortalité personnelle. Reste une interrogation dont la profondeur témoigne de sa force : « les matérialistes m'étonnent d'admettre si facilement que ce qui, dans ce monde d'éphémères, était, à mes yeux, ce qu'il y avait de plus réel, puisse brusquement n'être plus rien. Dire que la mort est "naturelle" ne suffit pas à rendre clair l'événement de la mort. Au contraire, cela l'obscurcit, car cela aggrave l'énigme, en dissipant l'illusion » (p. 42). Le questionnement demeure, et la mort de l'être aimé est l'occasion de philosopher encore et toujours : « Le philosophe ne prie pas : il questionne ; il médite. La mort est génératrice de la philosophie, a dit Schopenhauer : oui, et plus que notre mort, qui n'est jamais vécue, celle qui est vécue dans la douleur qui déchire : la mort d'autrui. » (p. 43).

« La solitude et le sacré » est le texte d'une conférence lue à Angers le 20 mars 1999, sous les auspices de la Société Angevine de Philosophie. Marcel Conche fait ici de la solitude l'essence même de l'homme car seul ce dernier peut prendre conscience de ce fait. Quant au sacré que le titre de la conférence évoque, il renvoie, dans un monde sans Dieu, au *démonique* qui peut habiter certains êtres humains qui se distinguent du commun des mortels par cette qualité étrange. La définition que donne Conche de cette qualité est la suivante : ce sont des individus singuliers, dont « l'œuvre est la vie même, une vie qui embellit celle des autres » (p. 54). Ces individus sont gouvernés par l'idée du meilleur, à vivre et à partager. Et la philosophie, en tant qu'elle est soumise à l'idée de vérité et au tout de l'existence, doit tenir compte de ce démonique et du mystère qu'il constitue. Le sacré n'est plus, reste le démonique, la

part de mystère qui agit dans l'ordre naturel et traverse certains êtres — mystère que la raison ne peut saisir mais que la philosophie peut chercher à penser.

Ces deux courts ouvrages de Marcel Conche représentent, à nos yeux, une forme de testament philosophique. À la fin de sa vie, un philosophe se retourne sur son passé et analyse ses convictions vécues qui tracent le chemin d'une existence, qui est aussi un chemin de pensée. Ce trajet, aussi unique que l'individu qui le fait sien, témoigne d'une manière très personnelle de philosopher que ceux qui savent l'apprécier reprendront à leur compte, non pour l'imiter, ce qui est impossible, mais pour s'en servir comme jalon dans leur propre cheminement. C'est là renouer avec l'idéal antique de sagesse que la philosophie, trop souvent plus préoccupée de résultats positifs et de méthode rigoureuse que de recherche réelle et de dialogue authentique avec soi et avec la tradition, a eu trop tendance à négliger depuis l'avènement de la modernité.

SÉBASTIEN CHARLES

Université d'Ottawa